

Augustin
Contre la philosophie

Roselyne Dégremont

Philopsis : Revue numérique
<https://philopsis.fr>

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

C'est autour de la question de la vie et de la mort, à propos de la question du bien vivre et de la vie heureuse, que Saint Augustin, qui dans sa jeunesse avait connu la philosophie, surtout le néoplatonisme, et pour l'essentiel celle qui a été écrite et transmise en latin (par Cicéron, par Varron surtout), tient à manifester qu'il comprend, en tant que chrétien, tout autrement que les philosophes, tant ce qu'est l'homme que son rapport à la terre et au ciel. La première question précise dont il s'inquiète est celle de la vie heureuse, qui fut son souci permanent. Et c'est au départ parce qu'il comprend que philosopher ne lui assurera pas le bonheur dans cette vie-ci qu'il s'est détaché de la philosophie. Il veut le bonheur, il veut le bonheur céleste, la béatitude. Alors c'est en homme de foi qu'il s'engage dans des analyses qui contestent pas à pas la théologie polythéistes des philosophes gréco-romains, leur théorie de la connaissance, leur conception du bien-vivre, jusqu'à leur rapport à la mort.

Quelle conception de la vie, de notre capacité de connaître, Augustin oppose-t-il à la vie philosophique ?

I. Comment bien vivre ? La multiplication des philosophies

Examinons comment Augustin raisonne. Il part de la question : « Qu'est-ce qui rend un homme heureux ? ». Il s'adresse à deux philosophes qui ont écrit en latin.

Cicéron a écrit un traité, dit le *De finibus*, *Sur la fin des biens et des maux*. Il demande : si nous cherchons des biens, y a-t-il aussi un bien ultime ? Si nous évitons des maux, y a-t-il aussi un mal ultime ? Le bien final serait visé par toutes nos recherches, comme le mal final serait ce que nous fuyons toujours comme le pire. Et ainsi, il existerait, comme deux termes symétriques, le souverain bien et le souverain mal. [La première surprise est là : les philosophes peuvent poser un souverain Bien ; un souverain Mal, cela n'est défendu par aucun. La philosophie n'est pas un manichéisme]

1. Augustin engage une polémique contre la philosophie dans *La cité de Dieu*, livre XIX.

Marcus Varron, dans un traité (hélas perdu pour nous), probablement intitulé *De philosophia*, parlait du placement de la fin (des biens, des maux) ou dans l'esprit, ou dans le corps, ou dans l'union des deux. D'après Augustin, Varron poserait en premier ceci : naturellement, de leur propre mouvement les hommes recherchent 1) le plaisir qui touche agréablement la sensibilité corporelle ; ou 2) le repos qui fait qu'on n'éprouve aucun trouble corporel ; ou 3) le plaisir et le repos à la fois (ou « le plaisir » épicurien) ; ou 4) le tout des biens de la nature, corporels ou spirituels : santé, savoir. Voilà 4 fins.

Or, poursuit Augustin, ces quatre fins ou biens seraient visés selon *trois voies* ou modalités distinctes : la voie 1 pose que la vertu est recherchée en vue de ces quatre sortes de biens naturels ; la voie 2 pose que ces quatre biens sont recherchés en vue de la vertu ; et la voie 3 pose que chacun de ces quatre biens doit être cherché pour lui-même. Il y aurait « douze » possibilités ; et Augustin voit là « douze sectes ». Douze sectes philosophiques ? C'est trop ; les philosophes ne les ont jamais vues si nombreuses [il y a l'Académie et le Lycée ; il y a les cyniques et les stoïciens ; il y a les sceptiques ; il y a les Epicuriens ; et les néo-platoniciens : c'est bien tout].

De 4, nous sommes passés à 12. Et il va y avoir pire. Car d'autres possibilités combinatoires se présentent. Voici maintenant 3 catégories : selon la première, le plaisir du corps est subordonné à la vertu de l'âme ; selon la seconde, le plaisir du corps est préféré à la vertu de l'âme ; selon la troisième, le plaisir du corps est joint à la vertu de l'âme.

Catégorie I : il est vertueux de vivre pour la patrie, de procréer des enfants pour elle : c'est la vertu. Cela ne se fait pas sans le plaisir du corps : car il faut bien se nourrir et féconder son épouse. [N'est-ce pas plutôt de bonne politique?]

Catégorie II : si le plaisir corporel est la fin, peut-on parler d'une « vertu » à son service ? Des philosophes ont défendu cette « horrible infamie » [Qui ? Ce n'est pas dit!]

Catégorie III : le plaisir et la vertu sont tous deux recherchés, sans rivalité entre eux.

Alors Augustin compte trois sectes de plus que les trois déterminées en premier (les voies, de 1 à 3).

2. N'en restons pas là. La vie sociale induit une différence, qui va provoquer un dédoublement des douze sectes. Un homme peut choisir sa secte, ou bien 1 pour lui-même, ou bien 2 pour autrui (qui ? Famille ? Ami?). Et nous voilà devant 24 sectes !

Ces 24 sectes se dédoublent encore, parce que chez les Académiciens, il y a les anciens et les nouveaux : voilà 48 sectes !

Or, parmi ces sectateurs, une moitié entretient une certitude, une autre partie doute de tout : on les répartit en 24 et 24. Mais est-ce tout ? A chacune de ces 48 sectes, les uns s'attachent par goût car ils désirent vivre en philosophes, et d'autres pour vivre en cyniques : et voilà que 48 x 2 donne 96 ! Ajoutons que certains vont choisir leur secte (1) en tant qu'ils sont des hommes de loisir, et (2) d'autres en tant qu'ils ont une vie active, et (3) d'autres encore en

tant qu'ils combinent vie active et vie contemplative. Nous multiplions alors 96 par 3 : « le nombre des sectes est porté à 288 ». Voilà ce que disait Varron, prétend Augustin ; ce que nous ne pouvons pas vérifier ! A côté de cela, les cent écoles antiques de la philosophie chinoise pourraient paraître de la roupie de sansonnet.¹

3. Pourquoi ces multiplications, qui ont l'effet inverse de celui que vise Hobbes dans le *Léviathan*, quand il montre, que sur la base d'un « pouvoir », power, chaque homme tente d'en additionner d'autres, puis de les multiplier, jusqu'à être possiblement le plus puissant sur terre en tant que souverain ! Ici nous avons plutôt affaire à une multiplication des faiblesses et impuissances, au fur et à mesure que le temps amènerait un déclin dans chaque école philosophique ; chacun chercherait quelle case il va occuper dans un tableau proposant 288 sectes, qui développeraient toutes les possibilités de vie philosophique, comme la table des éléments de Mendeleiev prédéterminait la place de chaque élément chimique, qu'il fut déjà identifié ou non. Chaque homme pourrait déterminer sa secte à soi, faire secte ? Augustin cherche manifestement à ridiculiser les philosophes. Alors que, après tout, il est peut-être judicieux pour chacun de chercher et trouver sa propre voie philosophique, celle qu'il a réfléchi lui-même, celle qui lui assure, pense-t-il, une voie vers la vérité. Augustin reproche à Varron d'avoir trouvé où placer sa position philosophique, à savoir dans l'ancienne Académie : Varron a choisi. Mais pourquoi pas ? Le petit mot d'Augustin qui tue, parce qu'il est gros de mépris, c'est le mot « secte » ! C'est le mot qui ajoute à la violence des multiplications stupides une dimension de polémique : faut-il à Augustin de l'Un ? De l'Un seulement ? D'où vient la certitude qu'il n'y a qu'un Dieu, qu'une religion vraie, qu'une béatitude, qu'une façon de vivre ? Que dit Augustin ? Il combat les philosophes comme ceux qui ont tenté de vivre le mieux possible dans la « cité des hommes » ; lui choisit la voie chrétienne, car il tente de vivre dans la « Cité de Dieu ». Comment ? Quels sont les fins des biens et des maux pour lui ?

« La vie éternelle est le souverain bien, et la mort éternelle le mal absolu : pour atteindre la première et éviter la seconde, il faut *vivre dans le droit chemin*. Aussi est-il écrit : « Le Juste vit de la foi », car nous ne voyons pas encore notre bien, et il nous faut donc le chercher en nous appliquant à croire, et vivre dans le droit chemin ne dépend pas de nous, si ne nous aide, quand nous nous attachons à croire et à prier, celui qui nous a donné cette foi même qui nous a permis de croire que nous avons besoin de son aide. » (CD, XIX, IV)

Il n'y a qu'un « droit chemin » : avoir la foi, croire, prier. Nous ne devons pas chercher notre propre route, notre autonomie, notre tranquillité d'âme nous-mêmes ; mais nous confier à Dieu : nous avons besoin de l'aide de Dieu.

II. Comment bien mourir ? L'attaque frontale de la philosophie

1. La coupure entre la philosophie et la religion est clairement posée. Il faut choisir. Et celui qui a, comme Augustin quand il était jeune, aimé la philosophie, qui en a été déçu, et qui a pris refuge enfin dans la foi, hait dorénavant ce qu'il avait un temps admiré.

« Ceux qui ont estimé que c'était dans cette vie-ci que se trouvaient les fins des biens et des maux, plaçant le souverain bien dans le corps, dans l'âme ou dans les deux à la fois, ou bien, pour aller dans le détail, soit dans le plaisir, soit dans la vertu, ou les deux ensemble, soit dans les biens

1 Les œuvres de Maître Tchouang, traduites par Jean Levi, édition de l'encyclopédie des nuisances, chapitre 33. « Chacun agit à sa guise après s'être forgé sa philosophie personnelle. Les Cent Ecoles vont de l'avant, sans jamais faire de retour en arrière, si bien qu'il n'y a nul espoir qu'une synthèse se dessine à l'horizon. Hélas, les lettrés de basse époque ne retrouveront jamais la pureté originelle du monde, les grands principes de jadis leur demeurant pour toujours inaccessibles, depuis que la Voie a été démembrée entre les différents courants qui se partagent l'empire. (p. 283)

premiers de la nature, la vertu ou les deux ensemble, ceux-là, dans leur étonnante vanité, ont voulu être heureux ici-bas et se rendre eux-mêmes heureux. La Vérité s'est moquée d'eux par les mots du Prophète : « Le Seigneur connaît les pensées des hommes », ou bien, selon les mots du témoin de Paul : « Le Seigneur sait la vanité des pensées des sages. »

Voilà le reproche exprimé : ce serait par vanité que le philosophe chercherait sa voie sur terre. Vanité, car il croit en son propre jugement, en sa réflexion, en ses efforts et exercices pour devenir maître de soi, peu à peu. Le point de vue est extérieur à la philosophie, c'est évident : un sage, traditionnellement, loin de se vanter de sa sagesse, la diminue toujours à ses propres yeux, sinon il ne serait pas un sage !

2. Augustin fait passer aux philosophes un examen ; il va un à un les recalcr.

Cicéron a pleuré la mort de sa fille. - C'est, lui semble-t-il choquant ! N'aurait-il pas dû

Un sage peut tomber malade, avoir un membre amputé, devenir sourd ou aveugle, fou, dit-il : certes, cela peut arriver, qui le nie ? La sagesse ne préserve pas de ces maux, de ces accidents : qui le nie ? En quoi est-ce une objection à la philosophie, qui justement travaille à supporter tout cela d'une âme plus tranquille ?

Le philosophe échoue sur le plan des vertus : 1) La vertu de tempérance est un combat poursuivi contre les désirs de plaisirs, oui : une guerre perpétuelle. 2) La vertu de prudence cherche bien à éviter des maux et à discerner les vrais biens. Oui, mais dit Augustin, le consentement à la passion, autrement dit le péché qui acquiesce au mal, menace toujours : il ne disparaît pas. Cela continue. Qui a prétendu que les désirs pourraient totalement disparaître ? 3) La vertu de justice, qui donne à chacun son dû, peine dans son travail : c'est très difficile. Et 4) La vertu de fermeté consiste à endurer les maux avec patience. Or le sage n'y arrive pas ! -Ah ! Ce qu'Augustin aurait espéré de la philosophie, c'est que celle-ci ne fût pas un exercice quotidien, à toujours maintenir, avec patience, mais qu'elle apportât un bonheur parfait rapidement, comme un cerisier donne des cerises en juin.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr